

# L'Utopie du NON GENRE

« S'il existe un gène qui prédispose à être queer, c'est peut-être seulement une combinaison chromosomique qui transmet le courage d'être déviant. »

Pat Califia, 1997

**A**l'heure actuelle, le paradigme de l'identité tend à se recomposer et par là même à nous échapper. On a pu constater, depuis une dizaine d'années, la dynamique d'exacerbation du principe identitaire à l'œuvre dans le cadre des revendications politiques contemporaines, notamment à travers le regain de régionalismes et nationalismes, mais également à travers le recours intensif et fallacieux à la notion de communauté.

Alors qu'on avait pensé clos le chapitre freudien de la « révolution sexuelle » au terme de l'épisode historique de 1968 et de ses avatars internationaux, Foucault déclare qu'elle a seulement été « promesse de libération » et non véritable émancipation. Loin de se laisser circonscrire à une simple citation, cette déclaration foucauldienne interpelle un certain féminisme qui n'a pas fini d'en

## Alessandra Pendino

Alessandra pendino, titulaire d'un DEA en sociologie politique sur le Pacs et la parité dans la presse, actuellement doctorante à l'université paris 10, affiliée à l'Ecole « Société, Economie, Démocratie ». Travaille autour des problématiques du genre et de l'identité au regard des mutations de l'éthos démocratique et conduit plus particulièrement sa thèse sur les conditions de réception de la pensée queer en France.

découdre avec la question de la sexualité. Dès lors, on assiste, aux tournants des années quatre-vingt-dix à une véritable explosion de la production théorique américaine et notamment à l'émergence d'un nouveau courant idéologique, porteur d'une nouvelle façon d'appréhender l'identité, corrélé à un activisme radicalisé, se revendiquant explicitement de la déviance (sexuelle) : la « Queer theory ». Parmi les phénomènes qui surgissent depuis une décennie et qui méritent notre attention, ce courant de pensée alternatif semble être resté longtemps dans l'ombre des travaux universitaires français, « comme si » les espaces de la théorie demeuraient cloisonnés entre les deux bords de l'Atlantique.

La pensée « Queer » peut, de prime abord, apparaître comme une sorte de nébuleuse, située dans le prolongement des très académiques « Gay and Lesbian studies » et vaguement issue de l'imaginaire de quelques critiques littéraires zélés. Décriée par certains auteurs comme Sheila Jeyffreys<sup>1</sup> ou encore Camille Paglia<sup>2</sup> qui la tiennent pour une aberration théorique au service du communautarisme et de la déconstruction du sujet lesbien, il n'empêche que des pans entiers des bibliothèques universitaires américaines y sont consacrés. Il ne nous appartient pas de discuter sa légitimité sur le marché des biens intellectuels, pour autant il convient d'identifier ses filiations théoriques potentielles. S'agit-il en effet d'une forme de résurgence d'un activisme passé, d'une pensée révolutionnaire désormais révolue, ou constitue t-elle en soi un nouveau biais d'interprétation du monde, un paradigme opératoire proprement innovant ? Plus de dix ans après son coup d'envoi officiel, la théorie trouve à se prolonger en France à travers la mouvance marxiste (Antonio Negri, le paradigme de la multitude), la pensée féministe constructionniste (M-H. Bourcier, les séminaires du « Zoo ») ainsi que les études conduites sur l'homosexualité (Didier Eribon, Florence Tamagne, Eric Fassin...). En universalisant le concept de genre, la théorie arrose généreusement presque l'ensemble du champ disciplinaire des sciences sociales. Mais n'en déplaît aux initiateurs de la « French theory » dont elle est partiellement issue, la pensée queer est bien née en *terra incognita*. Riche d'enseignement en matière de filiation, la théorie s'inscrit en effet dans le cadre d'un continuum socio-politique historiquement situé.

On entend principalement parler de la « théorie » queer, doit-on pour autant supposer que la notion est issue du bassin universitaire et opère exclusivement dans le cadre de celui-ci ? Loin de constituer un simple « prêt-à-parler » théorique, le queer se veut également militant. Il est important de mesurer l'importance de ce jeu de va et vient entre ce qu'il est convenu d'appeler la théorie et la *praxis* pour bien cerner les conditions d'apparition du mouvement queer. Le discours générique qui se donne à entendre sur la scène queer pose sa définition comme l'ensemble des processus qui tendent à subvertir les normes au

regard de l'identification sexuelle. Il semblerait qu'il s'agisse là d'une formulation accommodante en raison de sa capacité englobante. Ses détracteurs ont souvent avancé que la pensée queer évacuait la question de l'identitaire et constituait en soi un nouvel anarchisme voir un effet de style à la fois ludique et fantasmagique. Loin de relever d'un chaos total, la théorie, héritière du post-structuralisme, s'avère plus homogène et plus structurée qu'il n'y paraît. Elle s'articule en effet autour d'axiomes clairement identifiables et promeut également, sur un horizon proprement utopique, la figure d'un homme nouveau.

Parmi l'ensemble des facteurs qui permettent d'expliquer la faible réception dont elle fait l'objet en France, nous retenons principalement la conception spécifique de la « *res publica* » qu'elle sous-tend. C'est parce que la pensée queer véhicule une autre acception du politique, articulée autour d'un *éthos* démocratique alternatif, susceptible de bouleverser la donne nationale, qu'il convient précisément de lui accorder une attention soutenue.

### Rien ne se perd, tout se transforme

La naissance de la théorie queer est corrélée à l'histoire d'une pensée nomade : le (post)-structuralisme.

Avant l'entrée en force du paradigme structuraliste hérité de Levi-Strauss, l'espace de la recherche international manque singulièrement d'épaisseur. À l'exception de la dynamique impulsée par certains universitaires issus de la « New School for Social Research » qui contribue à favoriser l'implantation d'écoles européennes en sciences sociales et du financement réalisé par la fondation « Rockefeller », les publications en provenance de l'étranger se font rares, les champs disciplinaires nationaux sont cloisonnés. La faiblesse de l'échange intellectuel entre les deux bords de l'Atlantique n'a d'égal que le poids de la critique dont les sciences humaines américaines et françaises font respectivement l'objet. La tension entre le succès de l'empirisme aux États-Unis et le caractère extrêmement théorique de la production hexagonale s'articule autour d'une autre dichotomie opposant l'idéal de l'intellectuel à la française et le statut du « professionnel » anglo-saxon. Mais le conflit de la deuxième guerre mondiale précipite la naissance d'une dialogue scientifique entre la France et les États-Unis.

L'université américaine, alors en manque de postulats susceptibles d'assurer son renouvellement, entre dans une période de flottement. Le vivier théorique s'épuise tandis que certains paradigmes comme le fonctionnalisme et le légalisme<sup>3</sup> (CUSSET) n'opèrent plus comme schèmes d'appréhension du monde. La logique entrepreneuriale à l'œuvre dans l'institution universitaire (fondée à la fois sur le prestige et la rentabilité) rend impératif le renouvellement des paradigmes. La présence d'intellectuels français (contraints de fuir le régime nazi)

aux Etats-Unis diffuse en elle-même une aura bénéfique : en familiarisant les américains à d'autres écoles de pensée, elle favorisent l'importation et la réception de trois courants majeurs en histoire, en art et en philosophie : l'Ecole des annales conduite par Michel de Certeau, le surréalisme initié par André Breton et l'existentialisme sartrien.

La crise est enrayée de manière momentanée, la trêve sera en effet de courte durée car l'université devient, au tournant des années soixante, le témoin privilégié d'une effervescence militante sans précédent. Les diverses tensions qui parcourent à cette époque la société civile américaine explosent à la façon d'une réaction en chaîne pour se cristalliser autour d'une revendication commune en faveur du droit à l'égalité et contre toutes les formes de discrimination. On entend alors Les Black Panthers scander « Black is beautiful » tandis que la « communauté » homosexuelle en appelle au « gay power » dans le quartier de Greenwich Village. C'est également l'heure des revendications féministes principalement structurées autour de l'organisation « Now » (National Organization of Women). L'université américaine est traversée par des enjeux socio-politiques, elle en constitue même le terrain de lutte par excellence. La politisation des étudiants est manifeste comme en témoigne la prolifération de structures puissantes comme la « Worker Student Alliance », la « Student Non-violent Coordinating Committee » ou encore l'association « Young American for Freedom ». Durant les années de révolte étudiante, la critique est polymorphe ; elle s'incarne dans les luttes de terrain contre l'impérialisme et la marchandisation mais elle est également l'objet de revendications pour la liberté sexuelle. Face à la répression brutale impulsée par le gouvernement (mobilisant l'armée pour l'occasion) et parallèlement à l'assassinat de Malcom X, de R. Kennedy et de Martin Luther King, la dynamique révolutionnaire est largement endiguée... mais « l'enthousiasme existentiel qui en constituait le ressort va, lui trouver à se prolonger sous d'autres formes »<sup>4</sup>, notamment à travers celle du revuisme alternatif.

Parmi les dizaines de revues qui voient le jour durant la décennie soixantedix, quelques unes font date pour avoir introduit de manière réellement substantielle la théorie française aux Etats-Unis. C'est notamment le cas de « Diacritics », qui, dès 1971, assure la traduction et la publication de *L'Histoire de la folie* de Foucault, des articles de Lacan, Barthes et l'introduction de *De la grammatologie* par Derrida. Fondée la même année, « Substances » fait connaître le premier extrait de *La volonté de Savoir* au public américain alors que la revue « Sémiotext(e) » conduite par Sylvère Lotringer promulge *L'Anti-Oedipe* deleuzo-guattarien ouvrant ainsi la voie à la schizo-analyse. En 1966, Derrida est invité à venir s'exprimer dans le cadre du colloque « Sign and play in the discourse of

the human science » tenu à l'université John Hopkins à Baltimore aux côtés de Roland Barthes, Jacques Lacan, Lucien Goldmann, Jean-Pierre Vernant, Tzvetan Todorov et bien d'autres figures emblématiques du structuralisme français. Au regard de la pensée structurale, son intervention s'avère particulièrement décisive. Elle révèle en effet tout l'ambivalence de sa position « [...] qui cherche les voies d'un dépassement du paradigme, tout à la fois défenseur de la pensée critique et critique de la critique dans la mesure où il considère qu'elle ne va pas assez loin. »<sup>5</sup> Tout en proclamant l'avènement d'une rupture idéologique majeure dans le champ de la pensée en sciences sociales, il expose déjà, sans le savoir, les fondements de ce qui va être reçu par l'*intelligensia* américaine comme un anti-structuralisme et prestement rebaptisé « post-structuralisme ». A partir de 1973, Jacques Derrida animera chaque année un séminaire à l'université de Yale, preuve de l'engouement suscitée par sa pensée et de l'extrême popularité dont elle va bientôt bénéficier.

Le « post-structuralisme » connaît ses premiers succès aux Etats-Unis au sein des départements de littérature où il fait l'objet d'un premier processus d'acculturation. Affaiblis par le déclin du « New Criticism » et confrontés à la crise qui affecte l'université américaine (travaillée par l'amoindrissement des subventions publiques et privées et minée par la logique compétitive qui l'anime), ces départements d'étude ne bénéficient pas de la même légitimité que les autres pôles d'enseignement. Mais la philosophie post-structurale ou ce qu'on appellera très vite la « French Theory » va se muer, au prix de quelques césures délibérées, en véritable caution théorique et assurer les beaux jours de la critique littéraire. La nouvelle approche induite par les tenants du post-structuralisme est particulièrement novatrice, elle permet en effet une audacieuse *tabula rasa*, en rompant avec l'héritage de la critique traditionnelle. Le déploiement de manoeuvres éditoriales<sup>6</sup> contribue par ailleurs à l'homogénéiser et à la rendre plus recevable au regard de la société américaine. L'entreprise critique consiste alors à débusquer le « pervers » et identifier les stratégies de subversion à l'œuvre dans les canons de la littérature. La pensée française transite encore une fois, véhiculée de strates en strates : d'abord au sein des départements de littérature française, puis de littérature anglaise pour enfin rejoindre les bancs très prisés de la littérature comparée. Constitué en enjeu épistémologique majeur, le post-structuralisme permet d'élever la littérature au vieux mais néanmoins très envié champ des humanités. Sa puissance théorique autorise ainsi l'autonomisation de la littérature comme champ disciplinaire. Son rayonnement va très vite se propager au sein d'autres champs d'étude jusqu'à devenir un véritable *ethos* universitaire. Bénéficiant d'une forme de porosité, la philosophie post-structurale se distille en effet à l'ensemble du champ des sciences sociales.

L'influence du paradigme permet un renouvellement de la pensée féministe, et impulse de fait l'émergence de champs disciplinaires distincts dont les études post-coloniales, les « Black Studies » ou encore les « Subaltern Studies ».

La pensée post-structurale se veut nomade dans le sens où son substrat idéologique est directement issu de postulats théoriques français. Une première fois acculturée ou plutôt retravaillée pour satisfaire la rencontre entre les spécificités de la société américaine et les exigences de la critique littéraire, la théorie navigue par la suite entre les différents départements de littérature pour se déployer à l'ensemble des champs disciplinaires qui composent les sciences sociales. En dépit de son envolée académique remarquable, l'impact de la pensée ne se limite pas au seul cadre universitaire, le paradigme s'échappe hors des campus, pénétrant au cœur de la société civile.

### Un paradigme à double entrée

C'est à partir de la relecture du post-structuralisme et de la remise en cause des postulats issus de la psychanalyse freudienne que la théorie queer voit le jour. Dans le sillage de la pensée féministe matérialiste de Monique Wittig (La pensée « straight »<sup>7</sup>, l'hétérosexualité comme régime politique) ou encore d'Adrienne Rich (l'hétérosexualité « obligatoire »<sup>8</sup>, le « *continuum* » lesbien) qui popularisent la thèse du lesbianisme comme espace de résistance (par analogie à Foucault qui souligne le potentiel subversif de l'homosexualité au regard de la normalisation).

C'est également en réaction à la politique multiculturaliste conduite par le gouvernement américain que la notion « queer » émerge. Au cours des années quatre-vingt, la question du « politiquement correct » s'invite dans le débat intellectuel. Le champ lexical est alors investit par l'éthique. Le discours se voit épuré des expressions jugées vectrices ou reproductrices de préjugés de manière à réaliser un « non offensive langage » (on ne parle plus alors des « Noirs » mais des « Afro-américains »). Cette entreprise de ramaniement lexical qui s'accompagne d'une dynamique de féminisation du langage génère une solide controverse (la « querelle du PC<sup>9</sup> ») et impulse l'émergence d'un mouvement satyrique. L'Etat reconduit néanmoins cette politique volontariste – mais faussement consensuelle – à travers l'institution du principe de l'« affirmative action » (discrimination positive). En instituant une politique des minorités, l'administration contribue à radicaliser le multiculturalisme. On observe donc le passage d'un type de pluralisme fondé sur l'existence et le partage d'une culture commune (« the american way of life ») à un pluralisme qui exalte la différence. Ce glissement s'illustre notamment à travers l'adoption, au sein de l'université américaine, de nouveaux programmes de cours procédant à l'éviction délibérée

des grands « classiques » de la littérature et de la pensée (ébranlement du « canon » littéraire : on parle alors « impérialisme épistémique » et de « logocentrisme »).

Une faction de l'*intelligensia* féministe conteste énergiquement la politique identitaire qui prévaut alors. A cet égard, la théorie déconstructionniste (post-structuraliste) constitue une porte de sortie providentielle de la logique différentialiste. Quelques théoriciennes appartenant au champ des « Women Studies » intègrent progressivement la terminologie « queer » dans le cadre de leur production pour contrer cet élan particulariste qui va en s'exacerbant toujours d'avantage. Garant d'une certaine forme de transversalité, le vocable « queer » illustre presque à lui tout seul le caractère polysémique de la langue anglo-saxonne. C'est en raison de sa capacité englobante qu'il va être mobilisé pour renouveler les paradigmes du genre et de l'identité. C'est à une certaine Teresa de Lauretis que l'on doit la première utilisation du vocable « queer » dans le champ théorique des sciences sociales<sup>10</sup>. A en croire la désormais fameuse théoricienne Judith Butler c'est au cours d'un dîner et au détour d'une conversation qu'elle apprend l'existence d'une dite « Queer Theory » dont on lui attribue, de surcroît, la paternité.

« Je me souviens que, lors d'un dîner, la personne à côté de qui j'étais assise m'a dit qu'elle travaillait dans le domaine de la théorie *queer*. Je lui ai répondu : « Q'est-ce que la théorie *queer* ? », et elle m'a regardée comme si j'étais une folle ; pour elle j'étais évidemment impliquée dans cette chose appelée théorie *queer*. »<sup>11</sup>

Avec le recul qu'il nous est maintenant permis d'avoir sur son déploiement, il apparaît que la pensée de Judith Butler, loin d'entretenir une vague parenté avec la pensée *queer*, en constitue même le geste inaugural. Au-delà du coup d'envoi qui semble s'opérer à son insu, elle participe efficacement à sa substantiation à partir de la relecture de la « French Theory ». Parmi les maîtres à penser qui travaillent autour de la notion d'identité, nombreux sont ceux qui commencent à accorder un primat à cette nouvelle conceptualisation dans le cadre de leurs analyses. Très vite, la théorie déconstructionniste devient un enjeu idéologique majeur au sein des enclaves universitaires (« Conflit des facultés »<sup>12</sup>) et s'accompagne d'une indéniable caution théorique. Les travaux inscrits dans cette perspective ne tardent pas à devenir un département d'étude légitime, le mouvement d'institutionnalisation se poursuit donc à travers l'essor un champ d'étude spécifique : les « Queer Studies ».

A la même époque, dans le cadre de la société civile, l'épidémie du sida suscite une prise de conscience du clivage entre certains groupes sociaux. A partir de la détermination des modes de propagation du virus, les médecins désignent un ensemble de facteurs pathogènes. La notion de « groupe à risque » émerge

alors du discours médical et fait l'objet d'une forte médiatisation. Très vite les victimes, principalement des homosexuels ainsi que des toxicomanes, sont stigmatisées par l'opinion publique. Il va sans dire que la toute première dénomination de la maladie par les instances représentatives de Santé publique « GRID » (Gay Related Immune Deficiency) [qui deviendra plus tard le « Acquired Immune-Deficiency Syndrome » (AIDS)] contribue à ancrer l'association entre homosexualité, toxicomanie et SIDA dans l'imaginaire collectif. L'affiliation se manifeste singulièrement à travers la violence rhétorique et la puissance symbolique de l'expression « gay cancer ». Le spectre oublié de la contagion resurgit et avec lui ses fantasmes de mise en quarantaine.

C'est seulement en 1986 que le médecin C. Everett Koop fait paraître un rapport sur l'épidémie « *Surgeon General's Report on Acquired Immune Deficiency Syndrome* » dans lequel il écarte le principe de la quarantaine, jugé inutile et s'adonne à la promotion de l'utilisation de préservatifs. En octobre 1987, le discours préventif dans les établissements scolaires est prohibé en raison de sa propension à promouvoir ou encourager les pratiques homosexuelles. L'administration Reagan, loin de saisir l'enjeu de ce problème national, « traite » au contraire l'épidémie comme un phénomène local. Cette indifférence ou ce laxisme manifeste conduit à consolider l'idée selon laquelle seuls les homosexuels et les toxicomanes constituent des cibles potentielles. Par ailleurs, des déclarations telles que « Le SIDA est la revanche de la nature contre les gay »<sup>13</sup> ou encore « Le SIDA est la colère de Dieu contre les homosexuels »<sup>14</sup> contribuent efficacement à alimenter le mythe d'un châtement divin. Face à l'immobilisme du gouvernement américain en matière de prévention et de médicalisation, confronté au mutisme de l'appareil médiatique et fatigué par les amalgames illégitimes (sida = cancer = punition divine), on assiste à l'essor d'une mouvance radicale structurée autour d'une « coalition » issue du pôle associatif. Cette alliance, fondée sur le principe de la désobéissance civile, impulse une véritable « politique de la colère » dont Act'Up, Queer Nation ou encore Lesbian Avengers constituent les principaux acteurs.

Parallèlement, dans l'espace discursif de la population homosexuelle, on observe une dichotomie relative aux aspirations en matière de normalisation. La plupart des homosexuels tendent en effet à orienter leurs pratiques et leurs revendications autour de deux pôles fédérateurs : l'un se réclamant du droit à la indifférence, qui postule en faveur d'une normalisation totale impliquant l'alignement sur les valeurs propres à la société hétérosexuelle (droit au mariage, homoparentalité...), l'autre en appelant au principe de la différence et revendiquant au contraire l'existence d'une véritable « communauté » homosexuelle fondée sur le partage d'une « culture » commune. Cette tension entre la volonté d'être



parfaitement assimilé et celle de se constituer en minorité spécifique, conduit l'identité à devenir un postulat conflictuel. En focalisant de manière excessive sur les caractéristiques propres aux homosexuels, les partisans de la politique différentialiste tendent à véhiculer et légitimer une représentation rigide de l'homosexualité. Une fois la définition arrêtée, la délimitation ou territorialisation sémantique génère nécessairement une nouvelle norme ainsi qu'une nouvelle marge. Au sein de leur propre « communauté » qui constitue une minorité opprimée, les tenants du séparatisme reconduisent les processus d'infériorisation dont ils font souvent l'objet. On assiste alors à l'éclosion d'un phénomène de ségrégation au sein d'une population déjà largement discriminée. Cette inclination se traduit par des opérations de triage : l'homosexuel efféminé est rejeté en raison de son manque apparent de virilité, le travesti homosexuel est accusé de brouiller les cartes du féminin et du masculin, le transexuel, quant à lui, pose un évident problème de définition et contribue de surcroît à réifier la vieille articulation entre pathologie et homosexualité. Or ces gays là, ceux qui militent en faveur de la normalisation savent qui ils sont : ce ne sont ni des femmes, ni des malades mentaux !

L'essor de la pensée queer est par conséquent corrélatif à cette conjoncture socio-politique spécifique : l'émergence d'un militantisme radical qui se développe en réaction à l'absence de politique gouvernementale en matière de lutte contre l'épidémie du sida, l'exacerbation du communautarisme gay qui se structure sur le mode du repli et génère des modèles identitaires figés ainsi qu'au regard des effets de normalisation à l'œuvre dans la « culture » homosexuelle, re-conducteurs des processus de catégorisation et d'infériorisation. L'idée du queer renvoie donc à une forme d'activisme issu de la société civile, caractérisé par un radicalisme et inscrit dans le cadre d'une dynamique révolutionnaire mais il réfère également à un courant de pensée institutionnalisé au sein de l'université américaine et impulsé par des féministes bien décidées à balayer la politique identitaire

### Du « post » a l'« u-topos »

L'usage de la terminologie « queer » varie selon les époques. Par définition, il renvoie à l'idée d'étrangeté, d'insolite ou encore d'atypique. Même si on lui connaît bien des synonymes et que l'on distingue par ailleurs des nuances entre les trois termes mentionnés, force est de constater, que le vocable se pense en rapport à l'idée du *nomos*, et constitue même une véritable lexicologie de la déviance : de la bizarrerie à l'anormal, du singulier à la maladresse, du tordu au pathologique. C'est seulement à partir de 1910 que son sens se voit plus ou moins arrêté au « profit » de la désignation de l'homosexualité même si dans le langage courant il sert encore à désigner quelqu'un ou quelque chose de

manière négative. C'est en raison des qualités sémantiques qui lui sont imputées qu'il va être mobilisé au début des années quatre-vingt-dix dans le cadre du renouvellement de la théorisation sur le genre et l'identité.

La revendication du mot queer constitue également en soi un réinvestissement positif de l'injure, un phénomène de réappropriation et de revalorisation linguistique. On pourrait maladroitement en conclure que la théorie queer se situe dans le prolongement des études gays et lesbiennes, le queer succédant au gay qui succède lui-même à l'homosexuel. Mais ce serait alors manquer le formidable renversement de perspective que la théorie opère : d'un identitarisme affiché et revendiqué, on passe à un type de théorisation fondé au contraire sur l'ouverture et l'universel. Le queer est une notion englobante qui permet en effet de penser collectivement des sujets d'ordinaire arrimés à leurs propres champs d'étude : la « femme » au féminisme, « l'homosexuel » aux études gays et lesbiennes, le « paria » à la sociologie de l'exclusion, le « déviant » revenant « naturellement » à la psychanalyse. Vouloir déjà en arrêter le sens reviendrait presque à trahir l'*ethos* d'une pensée qui résiste singulièrement à la sédimentation.

Toujours est-il que la leçon post-structurale a bien été apprise par les jeunes théoriciens queer : leurs lectures ont donné lieu à une solide critique déconstructionniste ainsi qu'à des propositions novatrices en matière d'expérimentation et de revendication. La diversité des champs disciplinaires dans lesquels les penseurs queer s'inscrivent révèle la fertilité du paradigme en lui-même. Puisque le post-structuralisme a été en quelque sorte « labélisé », par différent biais, pour donner l'illusion d'un corps doctrinaire homogène, la lecture queer qui en découle bénéficie d'une transversalité toute à fait opérante. A la fois historiens, professeurs de littérature, philosophes, psychanalystes et militants, les théoriciens s'abreuvent à la même source mais en font des usages différents ; certains s'inscrivent dans une perspective plus deleuzienne que derridienne, tandis que d'autres accordent un primat quasi exclusif aux postulats de Foucault. Pour autant, l'ensemble des travaux s'articulent autour d'une même finalité : déconstruire les évidences, les « donnés » et les « déjà-là » conférés d'ordinaire à l'identité. C'est pourquoi on peut également situer la pensée queer en relation au post-modernisme, hérité de Lyotard. Elle vise en effet l'éclatement des classifications traditionnelles et l'effrondement des « méta-récits » structurant l'imaginaire comme l'épistémologie.

Les travaux qui en découlent se structurent autour de trois axes. La majeure partie de la production queer s'inscrit dans une dynamique réflexive critique, articulée autour de thèmes fédérateurs dont la représentation constitue la pierre angulaire. L'identitaire y est abordé à la fois comme phénomène et comme proces-

sus. C'est à dire comment l'identité est produite et se donne à voir ou à entendre. La pensée queer récuse la manière dont elle se manifeste, et analyse ses mécanismes de production (conçus comme des « dispositifs » du pouvoir). Selon une prérogative bien foucauldienne, le pouvoir est conçu comme polymorphe, il opère via le langage, à travers la construction des corps, en instituant un sujet normé. On tient souvent pour acquis le livre de Judith Butler, *Gender Trouble* comme fondateur, pour autant d'autres auteurs comme De Lauretis, Michael Warner ou encore Eve Kosofsky Sedgwick, David Halperin, Pat Califia – et bien d'autres – ont également contribué à élargir le champ de la pensée queer.

Le deuxième axe de lecture des travaux queer s'articule autour d'une dynamique déconstructionniste et historique. L'étude conduite par l'historien Jonathan Ned Katz est à cet égard particulièrement édifiante. En partant à la recherche de l'origine étymologique et conceptuelle de l'hétérosexualité, il met proprement en application la méthode structurale consistant à identifier la genèse d'un phénomène (généalogie foucauldienne). C'est également dans ce sillage que l'on peut situer le travail de Beatriz Preciado qui s'attache à établir une généalogie complète des « technologies de la chair » (appareillage, dispositifs scientifiques du contrôle de la sexualité).

La pensée queer compte également quelques essais alternatifs, inscrits cette fois dans le cadre d'une perspective utopique et militante. Cette troisième mouvance présente l'avantage de déborder le cadre strict de la théorie pour venir à la rencontre des composantes de la réalité telles que l'émergence des nouvelles technologies de l'information ou encore la naissance de la « culture » cybernétique. En adéquation avec la conjoncture, situés dans le cadre d'une logique à la fois foucauldienne (construire de nouvelles « stylistiques de l'existence ») et deleuzienne (la perspective réticulaire, la mise en réseau du monde), ces travaux opèrent en quelque sorte une matérialisation des préceptes post-structuraux. Le *Manifeste contra-sexuel* de Beatriz Preciado propose ainsi une nouvelle logique d'expérimentation ancrée dans un univers technologique appelé « Godotopia » tandis que Donna Haraway taquine les frontières du réel et du fictionnel en brossant la description d'un monde post-organique dans le cadre de son *Cyborg Manifesto*.

En substance on a entendu dire que le courant queer constituait une sorte de passerelle ou de sortie de l'identitaire. Cette lecture est erronée, le queer n'évacue pas l'identité, – « comme si on pouvait s'en passer » précise Judith Butler – mais pose la question autrement. Selon ses détracteurs, la pensée queer fonde l'impossibilité de l'action collective puisqu'elle renonce à la détermination précise d'un sujet. A cette critique, les théoriciens du genre répondent que la « multitude » ou plus exactement les « multitudes » constituent le sujet collectif (pluralisé) de la revendication queer. La pensée se laisse donc difficilement cir-

concre de manière unitaire, vouloir déjà en arrêter le sens reviendrait presque à trahir son éthique de résistance à la sédimentation et à la normalisation. Pour autant, il nous a été donné possible d'en dégager trois principaux axiomes.

### Anti-dualisme

Héritière de Deleuze et Guattari qui dénonçaient la logique dichotomique à l'œuvre dans la pensée de l'« arbre-racine »<sup>15</sup> (*L'anti-Oedipe*) mais également des travaux derridiens, véritable entreprise systématique de démantèlement des oppositions conceptuelles structurant la philosophie occidentale, la production queer travaille à déconstruire le dualisme considéré comme axe analytique incontournable.

Le binarisme hétérosexuel / homosexuel fait l'objet d'une attention soutenue chez les théoriciens queer. C'est notamment le cas de la féministe Eve Kosofsky Sedgwick et de l'historien Jonathan Ned Katz. Dans *L'invention de l'hétérosexualité*, il s'interroge sur l'origine et les conditions d'apparition de la terminologie. Dans le prolongement de la généalogie foucauldienne qui met en lumière la « fabrique » de l'homosexuel, opérée par le discours psychanalytique au XIX<sup>e</sup> siècle, Ned Katz remarque que l'entrée de l'hétérosexualité apparaît tardivement dans le langage courant. Suggérant dès 1978, lors du colloque « Pouvoir et Sexualité » donné à l'université de New York « [...] que l'existence de l'hétérosexualité à davantage besoin d'être reconnue et explorée plutôt que d'être simplement tenue pour acquise », il met son projet en œuvre en se donnant pour finalité de valider l'hypothèse selon laquelle l'hétérosexualité s'avère être une construction socio-historique. Parallèlement, dans son ouvrage majeur : *Epistemology of the Closet*, Sedgwick établit le constat suivant : « De nouveaux discours institutionnels taxonomiques (médical, légal, littéraire, psychologique) centrés sur la définition hétéro-/homosexuelle ont proliféré et se sont figés avec une rapidité exceptionnelle »<sup>16</sup>. Les deux penseurs aboutissent à la même conclusion : « L'hétérosexualité n'a pas seulement été "imposée" elle a été inventée »<sup>17</sup> et constitue en soi une fabrication moderne ou selon l'expression de Sedgwick, un « récit universalisant ». Judith Butler aborde la problématique différemment en contestant, dans *Gender Trouble*, l'idée d'une « disjonction radicale » entre l'hétérosexualité et l'homosexualité. Elle souligne au contraire l'existence de « structures d'homosexualité psychiques dans les relations hétérosexuelles »<sup>18</sup> et de « structures d'hétérosexualité psychique dans la sexualité et les relations gay et lesbiennes ». Ned-Katz remet donc en cause la légitimité de cette opposition conceptuelle à la lumière de l'histoire, Sedgwick en dénonce la viabilité à partir d'un matériau littéraire tandis que Butler la discrédite structurellement en s'appuyant sur la psychanalyse.

La féministe Sedgwick ne se limite pas à l'analyse de cette dichotomie spécifique, elle affirme que le dualisme affecte l'ensemble de l'épistémologie contemporaine et nuit de fait à notre appréhension de la réalité. A partir de la métaphore du placard (« to come out of the closet » c'est à dire : révéler officiellement son homosexualité), elle conclut à l'inopérabilité du binarisme in/out. Considérant que le geste du coming out doit sans cesse être réactualisé, il s'avère difficile d'imaginer la sortie du placard comme une libération définitive. Elle tient donc pour impossible la position du dehors comme celle du dedans. Selon Sedgwick, l'homosexuel se situe toujours dans la marge de l'« in » et de l'« out ». S'inspirant de l'analyse des discours homophobes formulée en amont par Foucault, Sedgwick souligne par ailleurs le caractère toujours trop précoce (« Pourquoi te sens-tu obliger de nous révéler ça ? ») ou trop tardif (« Combien de temps allais-tu mettre avant de nous l'annoncer ? ») de la déclaration. Cet événement conçu comme émancipateur obéit à une logique de l'aveu et renforce de manière paradoxale la stigmatisation. *A contrario*, l'hétérosexualité allant « tellement de soi » n'a pas pour vocation de se déclarer. Le coming out constitue même un rituel visant la répétition de la norme. Le placard constitue donc selon la formule de David Halperin « un lieu de contradiction indépassable ». La perspective queer opère un renversement, la déclaration publique n'est pas gâge de libération de l'homosexualité, elle renforce et justifie la place qui lui est assigné dans l'imaginaire collectif, au lieu de remettre en cause cet imaginaire.

Le dualisme homo/hétéro s'articule autour d'autres dichotomies telles que : secret/révélation ; dedans/dehors ; croissance/décadence ; dicible/indicible ; légitime/illégitime ou encore normal/pathologique qui opèrent comme autant de réductionnismes au sein de la pensée critique. Cette dernière opposition n'est pas sans intéresser le professeur de littérature Michael Warner qui condamne à la fois la pathologisation de l'homosexualité et toute poursuite d'idéal normatif. Dans *The Trouble with the Normal*, il initie sa réflexion à partir de la problématique du mariage. Selon lui, l'idée du mariage homosexuel implique la marginalisation voir la pathologisation de ceux qui se revendiquent d'une éthique de vie queer. En prônant l'égalité des droits en matière de conjugalité, les partisans de l'union gay contribuent à consolider la frontière entre la normalité et la déviance. En légitimant un certain type d'association(isme) humain (la réunion d'un homme et d'une femme) au détriment d'autres formes de relation, le mariage « ne sert aucun but particulier en dehors du fait d'empêcher la diversité sexuelle », ce faisant il génère « des crimes sans victime, des menaces imaginaires et des morales de la cruauté »<sup>19</sup>. En plaçant le « sexe conjugal ou reproductif au sommet de la pyramide » et en présupposant que « les individus dont le comportement sexuel correspond au sommet de la hiérar-

chie sont récompensés par un certificat de bonne santé mentale [...] »<sup>20</sup>, la féministe Gayle Rubin corrobore l'argumentation de Warner. Sa position critique à l'égard du « mainstream » et de l'institution du mariage permet de souligner efficacement l'opposition tant formelle que conceptuelle entre le champ du légitime et de l'illégitime, du naturel et du culturel mais également celle du public et du privé.

Warner poursuit donc son analyse en se donnant cette fois la sexualisation de l'espace comme objet d'étude/angle d'approche. Son ouvrage *Publics and Counterpublics*<sup>21</sup> contribue en effet à bousculer la frontière entre la sphère privée et l'espace public réhabilitant ainsi le fameux slogan soixantuitard selon lequel « Personal is political ». Foucault assimile le sexe comme dispositif de contrôle au service du « bio-pouvoir », pour Butler ce sont les normes qui « définissent la façon dont est établie la distinction du privé et du public, ainsi que la manière dont la sexualité est gérée, contrôlée, structurée, confisquée »<sup>22</sup>. Selon Warner le sexe ne relève pas de la seule sphère privée, en ce sens, le public relève nécessairement du politique mais s'inscrit également dans le cadre d'une dimension cognitive. A partir de la théorie d'Habermas sur l'émergence de la sphère publique, il s'adonne à l'analyse de ses diverses formes d'expression (l'art, le sexe en public, les discours officiels et l'appareil médiatique). Dans la veine de la pensée foucauldienne où le pouvoir est pensé comme « situation dynamique », Warner définit le public comme un « espace continu de rencontres » [« ongoing space of encounters »]. Assimilé à une véritable « fiction moderne » et non à cet idéal de neutralité qu'il est censé incarner, le « public » constitue une conceptualisation bourgeoise, ancrée culturellement et assurant la promotion exclusive d'intérêts particuliers (ceux d'une classe blanche, hétérosexuelle, masculine et occidentale). A cet égard, Butler parle d'un « impérialisme culturel » dont la conception andro-centrée conduit à des aberrations ontologiques comme en témoigne l'intitulé d'un colloque ou elle s'est rendue : « Droits humains des femmes ».

La multiplication de « counter-publics » (des « discours en retour » aurait dit Foucault) atteste selon lui de l'existence d'une faille dans la logique universaliste. C'est pourquoi Warner postule en faveur de la pluralisation et de la particularisation de la sphère publique de manière à réaliser pleinement cet impératif démocratique d'intersectionnalité, comprenant à la fois la question de la nationalité, de l'ethnicité, de la classe économique et du genre. Dans un texte récemment paru<sup>23</sup>, Beatriz Preciado aborde la problématique à travers le phénomène de l'« outing »<sup>24</sup> et celui du coming out. Puisqu'il s'agit d'une déclaration officielle, le coming out confère visibilité et reconnaissance à l'homosexualité, Preciado considère ce processus de verbalisation comme « insé-

parable de la négociation de l'ouverture de l'espace privé au regard public [...]. elle interprète d'autre part, la « délation » identitaire (l'outing) comme une stratégie de l'interstice.

L'existence d'un hiatus nous amène à repenser la bipartition public / privé et à prendre en compte un panel d'identités périphériques. Articulé à un idéal progressiste et humaniste, la sphère publique laisse pourtant certains individus en marge. Dans *Humain, inhumain*, Butler montre comment « notre conception de la signification de l'humain se fonde sur certaines présuppositions judéo-chrétiennes » considérant « seulement certains humains comme humain, et oublie des populations entières d'autres »<sup>25</sup>. Butler nous invite donc à élargir notre conception de la vie humaine, à reforger la notion d'humain en s'émancipant de la logique du même afin d'abolir de manière définitive la « dés-humanisation d'un certain autre ».

### Anti-essentialisme

Au cours des années soixante-dix, les chercheurs avaient cherché en vain des origines « naturelles » à l'homosexualité de manière à légitimer (dé-pathologiser) ce type de sexualité et ainsi accréditer l'existence d'une spécificité « homosociale ». A la même époque, une branche du féminisme (féminisme différentialiste) travaillait également à identifier et à démontrer les qualités intrinsèques des femmes afin de promouvoir leur ascension dans le champ politique et assouplir leurs conditions de vie. La pensée queer s'inscrit en faux contre ces démarches en récusant l'ensemble des postulats naturalistes et biologisants. Les auteurs queer contestent la naturalité des corps mais également celles des sujets et acceptations identitaires qui en découlent. Dans cette perspective, la « différence des sexes », considérée comme un universel anthropologique, demeure prisonnière d'une vision organiciste qui assure l'essentialisation des corps, du genre et du désir.

Dans *Surveiller et punir*, Foucault interprète le corps au XVI<sup>e</sup> siècle comme surface d'inscription des châtements. Il décrit alors le passage de la société féodale où le pouvoir s'exerce via la sanction corporelle, à la société disciplinaire fondée sur l'enfermement des corps. Selon Butler, le stigmatisme et l'enfermement perdure encore, il véhicule la « marque du genre » et sa logique de catégorisation à travers le paradigme de la « différence des sexes ». La féodalité envisage la sanction corporelle comme « technologie de la représentation », au regard du monde contemporain, Butler établit un constat similaire : « Les punitions sociales des transgressions de genre incluent la correction chirurgicale, la criminalisation et la pathologisation médicale [...] »<sup>26</sup>. Le châtement se déploie toujours en rapport au corps et l'enfermement épouse les contours de nou-

velles morphologies : psychiatrisation (des esprits), incarcération (des corps) et distribution (des sexes). Le corps est donc « toujours déjà pris dans des significations culturelles », en ce sens, il est lui-même déjà une « construction ». Gayle Rubin partage la même conviction, dans *Penser le sexe*, elle déplore cette incapacité à « appréhender le corps autrement que par le prisme de la signification culturelle que la culture lui affecte »<sup>27</sup>. Butler conteste « l'idéal de la morphologie genrée » qui soumet, sous couvert de la naturalité, les individus intersexes « au scalpel de la norme ». La théoricienne ne rejette pas la matérialité du corps mais son essentialisation, c'est-à-dire « la façon dont elle peut être investie par une norme, mais aussi en un sens être animée et profilée par elle »<sup>28</sup>. La théorie queer nous apprend que le corps dépasse le cadre de la corporalité, il bénéficie d'une valeur heuristique, tant culturelle que politique et façonne ce que Teresa de Lauretis tient pour une « subjectivité incorporée ». L'existence de tels présupposés socio-culturels se cristallisent à travers la notion de « genre ». Le genre réfère à la conceptualisation normative des principes féminin et masculin. Le « bon sens » voudrait que l'on conjugue « naturellement » la femme au féminin et l'homme au masculin. Soutenir cette acception du genre (les positions symboliques conférés d'ordinaire aux sexes anatomiques) revient également à accréditer la théorie psychanalytique de l'« inversion sexuelle » qui associe l'homosexualité à l'efféminement et le lesbianisme à la masculinité. La pensée queer remet en cause cette corrélation, elle dénonce l'idéologie du genre et le souffle totalitaire qui l'anime. Par différents biais, les théoriciens cherchent à faire perdre le caractère d'évidence à cet appareillage structurel et conceptuel, conçu par les féministes comme le système « sexe/genre ». Dans *Le mouvement transgenre*, Pat Califia rejette explicitement les stéréotypes du genre qui génèrent d'une part des attentes de rôle et qui tendent d'autre part, à excommunier les « hors-la-loi du genre » comme les transexuels. Au sein de *Gay American History*, Jonathan Ned Katz condamne le phénomène de réassignation sexuelle considérant qu'il renforce paradoxalement les normes du genre. Mais c'était sans compter l'émergence de nouveaux discours qui se donnent à entendre sur la scène queer. Si certains réclament une transformation corporelle « totale », d'autres individus se revendiquent d'un troisième genre, se pensent « transgenres », « entre les genres » ou de manière plus radicale « sans genre ». Ces nouvelles revendications identitaires confortent l'idée de Butler selon laquelle « le masculin [le féminin] ne s'appliquent pas nécessairement de façon exclusive à des corps ostensiblement mâles [féminins] d'un point de vue anatomique, et que ce mot peut fonctionner d'autres manières »<sup>29</sup>. Le genre apparaît alors comme un « artefact affranchi du biologique »<sup>30</sup>. Pour mieux démanteler le système « sexe/genre », Butler recourt, à travers *Trouble dans le genre*, à la



figure du drag-queen comme « allégorie ordinaire du genre » (ou « mascarade de la féminité » selon de Lauretis). Par le biais de cette subversion, elle introduit une des idées fondatrices de la pensée queer : la performativité. Le genre est pensé comme « un accomplissement qui produit, sur un mode performatif, l'apparence de sa propre fixité intérieure »<sup>31</sup>. C'est à travers sa réitération et sa réactualisation permanente que le genre prend tout son sens. Selon Butler, la parodie du genre « révèle que l'identité originale à partir de laquelle le genre se construit est une imitation sans original »<sup>32</sup>. La subjectivité n'apparaît donc pas comme la résultante d'un déterminisme biologique puisque le genre constitue « une copie sans original » et non un legs de la nature. C'est précisément en ce sens que de Lauretis pense la construction du genre comme s'effectuant à travers sa propre représentation. Dans *Théorie queer et cultures populaires*, elle critique le processus d'« engendrement » du sujet qui s'opère à travers la socialisation tout en veillant à « effacer ses propres traces ». Elle tient pour responsables les « technologies de genre » de la fabrication des identités sociales genrées. Elle rappelle que le genre sert avant tout la classification, « il assigne donc à une entité [...] une position dans une classe et par rapport à d'autres classes préconstituées »<sup>33</sup>, il faut donc comprendre le genre comme « la configuration variable de positionnalités sexualo-discursives »<sup>34</sup>. De Lauretis dénonce le « trauma » du genre, fondé sur une économie dynamique et discursive tandis que Butler prévoit d'y semer le « trouble » en privilégiant les stratégies de subversion.

Michael Warner s'intéresse à la question du genre à travers le prisme des politiques queer. Dans *Fear of a Queer Planet*<sup>35</sup>, il élève un parallèle entre les théories de l'ethnicité [« racial theory »] et la pensée queer. Comme Foucault l'avait fait avant lui, il établit une connection directe entre le phénomène du racisme et celui de l'homophobie. Butler conforte la position de Warner en affirmant que « la répartition disjonctive de l'humain [en homme et en femme] » prend sa place « au travers d'un ensemble complexe d'impératifs raciaux qui opèrent en partie par le tabou du métissage »<sup>36</sup>. Au regard de la pensée queer, le genre s'apparente à un construit culturel, ancré dans l'imagerie populaire, relégué par les « récits-maîtres » comme la psychanalyse freudienne ou l'anthropologie de Lévi-Strauss, reconduit à travers la socialisation et donné comme naturel. Même si Monique Wittig voulait l'éradiquer afin d'instaurer une « politique post-génitale » (*La pensée straight*), Butler propose de « défaire » le genre, alors que Rubin et de Lauretis envisage de l'ouvrir, d'élargir son champ vers un « continuum » de l'identification. En dépit de leurs ambitions respectives, l'ensemble des théoriciens queer s'accordent à dire que le genre constitue un mythe universalisant, une fiction régulatrice ou encore « de la poudre au yeux ».

Au cours des années soixante-dix, le courant de pensée structural, issu de l'anthropologie straussienne a le vent en poupe. Tenant pour acquis la « différence des sexes » comme invariant culturel, les postulats émergents de la psychanalyse rencontrent alors un franc succès. La théorie de l'inconscient permet de structurer le désir autour d'une double pôlarité : le sexe féminin est attiré par le sexe masculin et *vice versa*. Freud dégage de sa systématisation, l'existence de « prédispositions libidinales » fondées sur la symétrie du complexe d'Oedipe. Ce faisant, il contribue à normaliser la sexualité, instituant l'hétérosexualité comme pulsion naturelle et reléguant l'homosexualité aux bancs des « ratés » du développement psycho-cognitif. Même si le jugement de valeur n'affecte pas directement ses analyses, l'homosexualité compte alors néanmoins parmi les pathologies recensées par la théorie psychanalytique. A la même époque, Foucault prend ses distances avec le structuralisme, il sanctionne notamment la construction de la sexualité par les institutions religieuses, légales et scientifiques. S'il existe bien une structure, alors celle-ci a été créée de manière artificielle à travers les discours officiels, il suspecte la sacro-sainte naturalité de masquer en réalité une idéologie culturelle et arbitraire. Parallèlement, la lesbienne féministe américaine Adrienne Rich souligne le caractère injonctif de l'hétérosexualité [« compulsory heterosexuality »].

La filiation entre ces deux postulats et la pensée queer est manifeste. Selon G. Rubin, la sexualité humaine n'est pas saisissable par le biais exclusif de la biologie, elle est constituée « dans la société et dans l'histoire ». Les théoriciens soulignent l'existence d'un système de valeurs sexuelles hégémonique (Rubin), corrélé à un impératif reproductif (Warner), dominé par une logique familialiste (Sedgwick), institué par la matrice hétérosexuelle (Butler), et appréhendé comme le site principale de la différence des sexes (De Lauretis). Ensemble, ils récusent la réduction de la sexualité à la génitalité et la détermination des formes légitimes du plaisir. De Lauretis ne manque pas de souligner l'association de l'hétérosexualité avec « le naturel, le sain, le vivant » tandis que l'homosexualité est définie comme « contre nature, malade et mortifère »<sup>37</sup>. Selon G. Rubin, « au royaume des actes respectables, la libido fait l'objet d'une répression inhumaine » en véhiculant le « stigmate de la différence ». L'idée d'une « dissidence érotique » contribue à naturaliser l'hétérosexualité et à stigmatiser en retour l'homosexualité. Warner critique la société hétérosexuelle, conçue comme la forme élémentaire et naturelle de l'association humaine, c'est également en ce sens que M. Wittig déclarait quelques années plus tôt que « vivre en société, c'est vivre en hétérosexualité »<sup>38</sup>. Les penseurs queer appellent donc de leurs vœux l'avènement d'une véritable « démocratie sexuelle ».

## Anti-ontologique

Par définition, l'épistémologie renvoie au discours sur la science, elle entretient donc une relation privilégiée au langage. Fort de ce constat, Foucault souligne la production de « nappes discursives » qui façonnent l'appréhension du sujet. Par le biais de son concept phare, la « différance »<sup>39</sup>, Derrida déjoue les pièges et autres présupposés du langage et de l'existence. A son tour, la théorie queer fait table rase de l'humanisme classique fondé sur l'existence d'un sujet unitaire et cohérent afin de promouvoir une nouvelle métaphysique de l'être consacrant le multiple et la réticularité.

La pensée queer accorde une attention à la dimension « sexo-politique » du langage. Foucault avait déjà attiré notre attention sur la mise en discours du sexe opéré au XIX<sup>e</sup> siècle par le courant psychanalytique. Selon lui, ce foisonnement discursif n'est pas synonyme de libération, les récits articulés autour du sexe fonctionnant sur le mode de la coercition et de la normalisation. Ses considérations trouvent à se prolonger à travers la pensée de J. Butler, dans *Le pouvoir des mots*, à partir du travail du linguiste J. L. Austin<sup>40</sup>, elle met en exergue la violence rhétorique et le caractère performatif du langage. Son analyse des discours officiels de l'armée, du droit et du corps médical l'amène à deux conclusions : le « carcan grammatical impose de penser le sujet fini »<sup>41</sup> et la performativité se déploie bien via le langage à travers l'itérabilité<sup>42</sup> (Derrida). La subjectivité humaine est donc produite dans le langage. Pour étayer son propos, Butler recourt à l'exemple du médecin qui saisit le nouveau-né et prononce le fameux « c'est un garçon [une fille] ». Par le biais de cette formule, le sujet sexué est d'emblée créé. Par analogie elle comprend le phénomène de l'interpellation injurieuse comme un processus performatif : « le discours de haine rend effectif le message de subordination qu'il relaie »<sup>43</sup>, c'est pourquoi « l'injure est toujours une citation ». En parallèle, G. Rubin souligne la nécessité d'étudier la structure du langage. A cet égard, T. de Lauretis met en évidence l'entreprise de catégorisation opérée par la grammaire du genre. Elle dénonce également la rhétorique du discours « straight » qui participe à la « mise en ordre et la domestication des subjectivités »<sup>44</sup>. Contre le déterminisme langagier, faisant écho au discours militant de l'association Act-up, P. Califia propose de réinvestir le discours de l'expertise, demeuré, selon elle : « simpliste, inadéquat et profondément sexiste »<sup>45</sup>. C'est en ce sens que B. Preciado se demande « les subalternes peuvent-ils parler ? »<sup>46</sup>. La revendication du terme « queer » s'avère particulièrement édifiante de cette volonté de reconquérir la parole afin d'assoir une logique de l'auto-détermination : « le contre-discours déviant produit le concept de la subjectivité déviante »<sup>47</sup> (De Lauretis).

Pourtant, la relecture de Foucault réalisée par David Halperin l'amène à penser que « le renversement le plus radical ne consiste pas à proclamer, avec le Gay Liberation Front de 1968 que "gay is good" »<sup>48</sup>. Selon lui, la réappropriation est salutaire mais ne suffit pas à affecter durablement l'organisation « hétérosexiste » de la société. Favorable à l'ouverture de l'être sur le « dehors », Foucault encourage l'invention de nouvelles « stylistiques de l'existence » fondées sur le « souci de soi », éloignées des préoccupations cartésiennes, et plébiscite l'émergence d'un nouvel *ars erotica*. La pensée queer est particulièrement réceptive à cet appel métaphysique. On a souvent compris à tort le courant queer comme « post-identitaire ». Au contraire, la pensée postule en faveur d'une acception fluide de l'identité, exempte de tout référent normatif. Répondant aux exigences deleuziennes de décentralisation, T. de Lauretis prévoit ainsi un être divisé et déssexualisé, un « sujet excentrique ».

La pensée queer s'élève contre le binarisme (qui reconduit l'infériorisation en subordonnant le 0 au 1), contre l'essentialisme (qui fige les identités sexués) et contre le dogmatisme (qui reconduit les mots d'ordre). Pour autant, à la vaste entreprise de déconstruction, succède la reconstruction. Loin de se laisser circonscrire à une « philosophie de l'anti », le courant assure également la promotion d'un homme nouveau et l'institution de nouvelles formes « d'être ou de faire ensemble ». Dans le prolongement de la tradition utopique, certains auteurs revisitent à leur manière le champ de la science-fiction identitaire en nous offrant l'esquisse d'un monde post-organique. Réconciliant le champ scientifique et celui des sciences sociales, ces travaux ont le mérite de travailler, d'interroger notre acception de la réalité. L'essor des nouvelles technologies de l'information facilitent en effet l'émergence de projections qui rendent problématiques la frontière entre le réel et le fictif (c'est en ce sens que J. Derrida parlait d'« artefactualité »). Outil de transformation du monde, la technologie structure également notre rapport à l'imaginaire.

Pour contrer efficacement la logique organiciste régissant l'ordre social, sexuel et symbolique, Beatriz Preciado et Donna Haraway présentent un intérêt commun pour la prothèse. Pour Haraway, la prothèse compte parmi ces « outils décisifs qui façonnent notre corps »<sup>49</sup> alors que l'invention du gode consacre selon Preciado la « fin du pénis comme source de différence sexuelle »<sup>50</sup>. Dans les deux perspectives, qui se revendiquent explicitement de la conception bio-technologique du pouvoir foucauldien, la prothèse témoigne de cette dynamique d'encastrement du *socius* dans la *techné*. Ce phénomène d'imbrication permet de repenser l'homme à la lumière de la technologie.

Pour faire voler en éclat les classifications traditionnelles, Donna Haraway explore les potentialités de la figure du cyborg tandis que Beatriz Preciado s'in-

téresse à la cyber-identité de l'internaute. Ces deux entités contribuent à dissoudre la structure de l'épistémologie classique et autorisent la pluralisation de la subjectivité. L'allégorie cyborgienne permet à Haraway de penser l'homme en termes de « désassemblages et de réassemblages ». Elle propose une fiction identitaire qui échappe à la bipolarisation située au fondement de la philosophie occidentale. Sa conception s'inspirant de « l'image idéologique du réseau » suggère « une profusion d'espaces et d'identités, et une perméabilité des frontières du corps personnel et du corps politique »<sup>51</sup>. A bien des égards, le cyborg nous propulse vers un « au-delà » du genre, qui rompt avec le principe d'unité. Hybride de machine et d'organisme, composé de parties qui s'auto-déterminent ensemble, sans pour autant se laisser définir comme un « tout », le cyborg ne s'inscrit pas dans l'homogénéité.

La description d'Haraway nous renvoie à la définition de la « machine désirante » de Deleuze où « tout fonctionne en même temps, mais dans les hiatus et les ruptures, les pannes et les ratés, les intermittences et les courts-circuits, les distances et les morcellements, dans une somme qui ne réunit jamais ses parties en un tout »<sup>52</sup>. Composée de lignes de fuite qui échappent à la structure, d'une multiplicité de centres non-hiérarchisés et organisés précisément en réseaux : la figure queer peut donc apparaître comme la fiction du rhizome. Les identités queer annoncent par conséquent « l'horrible conséquence, l'apocalypse finale de l'escalade de la domination de l'individuation abstraite »<sup>53</sup> et honore la promesse d'un « moi par excellence, enfin dégagé de toute dépendance, un homme de l'espace »<sup>54</sup>.

Il en résulte l'apparition d'un nouveau type de socialité fondé sur la « connectivité » et l'horizontalité – chères à Deleuze – mais aussi tout une reconceptualisation de la sexualité.

Haraway encourage l'émergence de réseaux tandis que Preciado milite pour l'institution de la « contra-sexualité ». Foucault nous incitait à « produire le plaisir à partir d'objets très étranges, en utilisant certaines parties bizarres de notre corps »<sup>55</sup>, dans cette optique, Preciado propose, comme stratégie de subversion, des pratiques de résistance « contra-sexuelles » comme branler un bras ou encore une tête. Ces techniques, conçues comme « parodies et simulations » des manifestations prêtées d'ordinaire à l'orgasme constituent en soi une véritable entreprise de resignification du corps. Ce faisant, elle matérialise l'exhortation foucauldienne à redistribuer les zones érogènes et à désolidariser la sexualité de la jouissance. La société « contra-sexuelle » imaginée par Preciado se structure autour d'une solide logique déconstructionniste, l'article 1 de son Manifeste prévoit notamment l'abrogation des dénominations « féminin » et « masculin » sur les cartes d'identité. L'utopiste envisage l'abolition des liens de parenté

entre les « corps reproductifs » et le « corps nouveau-né ». S'inspirant de l'érotique sado-masochiste, elle propose également un encadrement contractuel des relations sexuelles, la transformation des instances éducatives traditionnelles ainsi que la création d'espaces « contra-sexuels » fondés sur la rénégociation de la frontière entre la sphère publique et la sphère privée. Preciado milite pour la libéralisation de l'accès aux « bio-technologies de sexe » (chirurgie, testostérone...) afin de « queeriser » la nature, de manière à ce que le corps « ne puisse [jamais] reconduire l'idée d'une cohérence masculine ou féminine »<sup>56</sup>. Héritière du post-structuralisme, la pensée queer doit son envolée spectaculaire à un poignée de féministes américaines, lassées d'une logique identitaire ayant force de loi aussi bien dans l'académie que dans la politique publique. Pour autant, sa puissance conceptuelle l'amène paradoxalement à déborder le champ de la théorie pour venir à la rencontre de la contingence sociale et militante. Plus qu'un effet de miroir, la société civile constitue à la fois le matériau de la pensée queer et le socle de sa matérialisation. C'est pourquoi l'apparition d'un type d'associacionisme radical, fondé sur le principe de la désobéissance civile est tout aussi constitutif de son avènement que la relecture opérée par un segment du féminisme. Au regard de la mouvance revendicative française, de son substrat théorique originel (le post-structuralisme) et de l'influence de la pensée de Monique Wittig sur l'essor de la pensée queer, la question de sa réception dans l'hexagone s'avère d'autant plus légitime et cruciale. A cet égard, on pourrait croire que l'homme promu par l'utopie queer entretient un rapport de proximité avec la figure du citoyen universel dans le sens où elle résiste à l'essentialisation et consacre finalement cet idéal de neutralité démocratique. C'est d'ailleurs la thèse que soutient Maxime Foerster dans *La différence des sexes à l'épreuve de la République*. Mais une lecture attentive de la pensée queer rend impossible la conciliation entre l'acception française du politique fondée sur la séparation de la sphère privée et de l'espace public et la féroce critique dont elle fait l'objet par les théoriciens – ce qui explique sûrement pourquoi au cours des années soixante-dix, en France, la pensée de Foucault, Deleuze et Derrida demeure « confinée » au champ de la philosophie – En postulant en faveur de la pluralisation et de la particularisation de l'universalisme, la pensée queer rejette explicitement la logique du « Un » et met à mal l'idée de la République française. L'ignorer constituerait pourtant un écueil sérieux et dommageable car il s'agit d'un paradigme tout à fait opérant ayant contribué à renover le champ américain des sciences sociales et persistant à travailler la réalité sur fond de mondialisation et d'avancés technologiques. Il serait maladroit d'avancer que la pensée queer prophétise une nouvelle révolution sexuelle, tant elle se détache du « sexe » en lui-même. La revendication n'est par ailleurs plus assise sur un type d'égalitarisme articulé autour de la figure

du même et de l'unicité, comme ce fût le cas à la fin de la décennie soixante, mais s'avère au contraire fondée sur l'exaltation du pluralisme. Cette différence majeure interdit le parallèle tentant entre la pensée soixante-huit et la théorie queer. Néanmoins, elle propose une nouvelle métaphysique de l'être et constitue, *at least*, une véritable révolution épistémologique. Reste à savoir s'il vaut mieux, comme le pense Donna Haraway, « être un cyborg plutôt qu'une déesse ».

## notes

1. Sheilla Jeyffreys considère que la pensée queer participe à la reproduction du patriarcat et s'inscrit dans le cadre d'une industrie lucrative en s'adonnant à la promotion d'un « style de vie rebelle », *Débander la théorie queer [Unpacking Queer Politics]*, Cambridge UK, Potity Press, 2003.
2. Camille Paglia reproche notamment aux théoriciens queer le caractère rigide et lacunaire de leur production. Farouche opposante de Foucault, elle décrit la pensée queer comme inopérante en matière d'explication et d'interprétation des rapports de sexe et de genre, « Mode idéologique et insularité arrogante » in *Queer : repenser les identités*, Rue Descartes n° 40, Paris, PUF, 2003. Pour une critique plus approfondie voir « Junk Bonds and Corporate Raiders : Academe in the Hour of the Wolf » [Obligations spéculatives et aventuriers du monde corporatif : l'université à l'heure du loup] in *Sex, Art, and American culture*, Vintage Books, 1992.
3. François Cusset, *French Theory Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux Etats-Unis*, La Découverte, Paris, 2003.
4. *Ibid.*, *op. cit.*, p. 67.
5. François Dosse, *Histoire du structuralisme*, tome II « Le chant du cygne, 1967 à nos jours », Paris, La Découverte, 1992, *op. cit.*, p. 48.
6. Ces manœuvres, bien connues des grandes maisons d'édition, résident principalement dans la mise en place d'un solide système de référencement, à l'intérieur duquel il est presque impossible d'évoquer un texte précis sans qu'il en découle presque automatiquement des parallèles avec d'autres écrits volontairement assimilés au même courant. La tactique éditoriale consiste à tronquer certains passages d'une œuvre ou encore à opérer des publications selectives et notamment à privilégier l'édition de « Readers » (nos équivalents de « Profil » ou « Que sais-je »).
7. Monique Wittig, *La pensée straight*, Balland, Paris, 2001.
8. Adrienne Rich, « Compulsory Heterosexuality and Lesbian existence » in *Blood, Bread, and Poetry*, New York, Norton Paperback, 1994, article disponible sur le site de l'université de Georgie, consultable à l'adresse suivante : <http://www.terry.uga.edu/~dawndba/4500compulsoryhet.htm>
9. La controverse agite les esprits : les tenants du PC en appelle à la dimension constitutive du langage dans l'imaginaire national et affirment que les moyens (productions discursives) mis en œuvre constituent des biais efficaces pour lutter contre la discrimination, ses détracteurs l'assimilent d'avantage à une « police » du langage, à un préjudice intellectuel majeur et non à une véritable révolution épistémologique et linguistique. Ils accusent notamment cette « politique de la neutra-

lité » de cautionner une forme d'essentialisme linguistique et de masquer en vérité la réalité sociale et les inégalités qui en découlent. Par ailleurs, certaines minorités et plus particulièrement la communauté des sourds sont loin d'adhérer à la terminologie qui leur est assignée. Les individus concernés récusent en effet l'injonction à la reformulation qu'ils ressentent tout simplement comme une expropriation (de la même façon que les Noirs continuent de s'appeler « Nigger » entre eux et se réclament toujours du « black is beautiful » issu des luttes identitaires des années soixante-dix).

10. Teresa de Lauretis, *Queer Theory : Lesbian and Gay Sexualities. An introduction, special issue of Differences : A Journal of Feminist Cultural Studies* 3, 1991.

11. Judith Butler, « Le genre comme performance », entretien réalisé par Peter Osborne et Lynne Segal in *Humain, inhumain Le travail critique des normes*, Editions Amsterdam, Paris, 2005, *op. cit.*, p. 14.

12. Les universités se disputent alors les figures de proue du post-structuralisme et chaque structure académique tend à développer sa propre spécialité : le déconstructionnisme à Yale, la critique littéraire à Cornell, la psycho-analytique à City University ainsi que la nouvelle histoire à Berkeley.

13. Pat Buchanan, Directeur de la communication du gouvernement Reagan.

14. William Bennet, Secrétaire de l'Éducation de l'administration reaganienne.

15. Deleuze et Guattari opèrent un rejet de la transcendance. Les deux auteurs illustrent cette opposition à travers les métaphores du « rhizome/canal » et de l'« arbre-racine ». Par extension, le rhizome renvoie à un type de structuration particulière caractérisée par une absence d'instance centrale et coordinatrice. Il est composé d'entrées multiples et de lignes de fuite, s'étalant à l'infini, sur un plan de consistance linéaire. L'« arbre-racine » fonctionne au contraire sur un mode généalogique (arborescence) et obéit à une logique binaire. Doté d'une forte unité centrale et pourvu de multiples centres de signification et de subjectivation, il répond de fait à un principe de hiérarchisation. L'arbre est filiation tandis que le rhizome est alliance.

16. Eve Kosovsky Sedgwick, *Epistemology of the Closet*, Berkeley, University of California Press, 1990, *op. cit.*, p. 28 (traduction à paraître courant avril 2008).

17. Jonathan Ned Katz, *L'invention de l'hétérosexualité [The Invention of Heterosexuality]*, EPEL, Paris, 2001, *op. cit.*, p. 17.

18. Judith Butler, *Trouble dans le genre Le féminisme et la subversion de l'identité [Gender Trouble Feminism and the Subversion of Identity]*, La Découverte, Paris, 2005, *op. cit.*, p. 239.

19. Michael Warner, *The Trouble with the Normal Sex, Politics, and the Ethics of Queer Life*, Cambridge, Harvard University Press, 2000, *op. cit.*, p. 35.

20. Gayle Rubin, « Penser le sexe » Pour une théorie radicale de la politique de la sexualité [Thinking Sex : Notes for a Radical Theory of the Politics of Sexuality] in *Marché au sexe*, EPEL, Paris, 2001, *op. cit.*, p. 83-84.

21. Michael Warner, *Publics and Counterpublics*, Zone Books, 2003.

22. Judith Butler, « Changer de sujet : la resignification radicale », entretien réalisé par Gary A. Olson et Lynn Worsham in *Humain, inhumain Le travail critique des normes*, Editions Amsterdam, Paris, 2005, *op. cit.*, p. 118.



23. Beatriz Preciado, « Mies-conception : la maison farnsworth et le mystère du placard transparent », mis en ligne le 29 avril 2006, disponible à l'adresse suivante : <http://multitudes.samizdat.net/spip.php?article1909>
24. Révélation publique de l'homosexualité d'une figure médiatique sans l'assentiment de la personne concernée.
25. Judith Butler, « La paix est résistance aux terribles satisfaction de la guerre », entretien réalisé par Jill Stauffer in *Humain, inhumain Le travail critique des normes*, Editions Amsterdam, Paris, 2005, *op. cit.*, p. 77.
26. Judith Butler, *Défaire le genre [Undoing Gender]* Editions Amsterdam, Paris, 2006, *op. cit.*, p. 72.
27. Gayle Rubin, « Penser le sexe » in *Marché au sexe*, EPEL, Paris, 2001, *op. cit.*, p. 80.
28. Judith Butler, « Le genre comme performance », entretien réalisé par Peter Osborne et Lynne Segal in *Humain, inhumain Le travail critique des normes*, Editions Amsterdam, Paris, 2005, *op. cit.*, p. 15. Pour une analyse plus détaillée voir : *Bodies that matter : On the Discursive Limits of Sex*, New York, Routledge, 1993.
29. Judith Butler, « Changer de sujet : la resignification radicale », entretien réalisé par Gary A. Olson et Lynn Whorsham in *Humain, inhumain Le travail critique des normes*, Editions Amsterdam, Paris, 2005, *op. cit.*, p. 101.
30. Judith Butler, *Trouble dans le genre Le féminisme et la subversion de l'identité*, La Découverte, Paris, 2005, *op. cit.*, p. 68.
31. *Ibid.*, p. 165.
32. *Ibid.*, p. 261.
33. Teresa de Lauretis, *Théorie queer et cultures populaires De Foucault à Cronenberg*, La Dispute/Snédit, Paris, 2007, *op. cit.*, p. 44.
34. *Ibid.*, p. 52.
35. Michael Warner (dir.), *Fear of a Queer Planet : Queer Politics and Social Theory*, University of Minnesota Press, 1993.
36. Judith Butler, « Changer de sujet : la resignification radicale », entretien réalisé par Gary A. Olson et Lynn Whorsham in *Humain, inhumain Le travail critique des normes*, Editions Amsterdam, Paris, 2005, *op. cit.*, p. 132.
37. Teresa de Lauretis, *Théorie queer et cultures populaires De Foucault à Cronenberg*, La Dispute/Snédit, Paris, 2007, *op. cit.*, p. 110.
38. Monique Wittig, *La pensée straight*, Paris, Balland, 2001, *op. cit.*, p. 82.
39. La « différance » bénéficie d'une double acception : elle renvoie d'une part à l'action de « différer » (dans le temps) [dans le sens de « remettre à plus tard »] et implique en ce sens l'idée d'un décalage ; elle réfère d'autre part au fait de « différer » (par comparaison) et signifie par conséquent « ne pas être identique ». Par le biais de ce néologisme, Derrida affirme le caractère premier de l'écrit (puisque la substitution du « e » au profit du « a » n'est pas perceptible à l'oral), il s'oppose au régime de la « mêmété » et soutient que l'origine d'une chose n'est jamais fixée.

40. John Langshaw Austin, *Quand dire c'est faire* [*How to do Things with Words*], Le Seuil, Paris, 1991.
41. Judith Butler, *Le pouvoir des mots Politique du performatif* [*Excitable Speech A politics of the Performative*], Editions Amsterdam, Paris, 2004, *op. cit.*, p. 84.
42. L'« itérabilité » est un concept important de la lexicologie derridienne. Par définition il désigne la capacité à être répété. Selon Derrida, l'itérabilité constitue une caractéristique propre à la langue. Puisque le langage est sans cesse réitéré, il fait l'objet d'une citation perpétuelle qui arrache les mots à leur contexte d'origine. En ce sens, le concept sanctionne l'indépendance de la signification par rapport au contexte qui n'apporte rien à la lisibilité et à la compréhension du message.
43. *Ibid.*, p. 132-133.
44. Theresa de Lauretis, *Théorie queer et cultures populaires De Foucault à Cronenberg*, La Dispute/Snédit, Paris, 2007, *op. cit.*, p. 29.
45. Pat Califia, *Le mouvement transgenre Changer de sexe* [*Sex Changes, The Politics of Transgenderism*], EPEL, Paris, 2003, *op. cit.*, p. 285.
46. Beatriz Preciado, « Savoir\_Vampires@War » in *Multitudes Web*, texte mis en ligne le 29 avril 2006, disponible à l'adresse suivante : <http://multitudes.samizdat.net/spip.php?article1920> [l'expression est empruntée à Gayatri Spivak].
47. Theresa de Lauretis, *Théorie queer et cultures populaires De Foucault à Cronenberg*, La Dispute/Snédit, Paris, 2007, *op. cit.*, p. 117.
48. David Halperin, *Saint Foucault* [*Saint Foucault-Towards a Gay Hagiography*], EPEL, Paris, 2000, *op. cit.*, p. 74.
49. Donna Haraway, « Manifeste cyborg : science, technologie et féministe socialiste à la fin du xx<sup>e</sup> siècle » in *Manifeste cyborg et autres essais Science – Fictions – Féminismes*, *op. cit.*, p. 52.
50. Beatriz Preciado, *Manifeste contra-sexuel*, Paris, Balland, 2000, *op. cit.*, p. 65.
51. Donna Haraway, « Manifeste cyborg : science, technologie et féministe socialiste à la fin du xx<sup>e</sup> siècle » in *Manifeste cyborg et autres essais Science – Fictions – Féminismes*, *op. cit.*, p. 63.
52. Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Mille plateaux Capitalisme et schizophrénie 2*, Les éditions de Minuit, Paris, 1980, *op. cit.*, p. 50.
53. Donna Haraway, « Manifeste cyborg : science, technologie et féministe socialiste à la fin du xx<sup>e</sup> siècle » in *Manifeste cyborg et autres essais Science – Fictions – Féminismes*, *op. cit.*, p. 32.
54. *Ibid.*
55. Michel Foucault, « Sexe, pouvoir et la politique de l'identité » in *Dits et écrits II*, 1976-1988, Gallimard, Paris, 2001, *op. cit.*, p. 1557. [Michel Foucault, an interview : Sex, Power and the Politics of Identity, entretien réalisé par B. Gallagher et A. Wilson in *Body Politic*, juin 1982. Publié à nouveau in *The Advocate*, n° 400, août 1984].
56. Beatriz Preciado, *Manifeste contra-sexuel*, Paris, Balland, 2000, *op. cit.*, p. 37.